

LES
VISITEU
-SES
DE
L'ART

Gisèle & Dominique
Vienne Gonzalez-Foerster

L'une est artiste, l'autre chorégraphe. Mais au-delà de cette répartition trop simple des rôles, tout se mélange. Si Dominique Gonzalez-Foerster n'a cessé d'explorer le hors-champ de l'art, si elle a fait partie de cette vague des années 1990 qui a étiré le format et ouvert les portes de l'exposition, si elle s'est invitée sur scène en collaborant avec Bashung ou Christophe, de son côté Gisèle Vienne cosigne nombre de ses pièces avec l'écrivain américain Dennis Cooper et fait converger sur scène de multiples pratiques, de la performance à l'installation, du rock black metal aux arts de la marionnette. C'est donc autour de ces croisements des arts, du grand mix des pratiques artistiques que le dialogue s'établit.

Dominique Gonzalez-Foerster:

Ton spectacle *This Is How You Will Disappear*, que j'ai vu à Avignon, est l'œuvre qui m'a le plus marquée en 2010. Par sa précision, sa beauté absolue. J'ai été aussi captivée qu'au cinéma, aussi absorbée que par un livre. Ça m'a fascinée.

Gisèle Vienne: Je connais le travail de Dominique depuis mes 18 ans, ça fait partie de mon éducation. Et ce que j'ai vu dans son exposition *Moment Ginza* au Magasin de Grenoble en 1997, ou dans le parc public qu'elle a conçu également à Grenoble, au fond ce sont des mises en scène. Là, il y a un lien entre nous, dans cette limite que nous explorons entre l'exposition et le spectacle. Ou entre le spectacle et le musée. Vous n'êtes pas si nombreux, dans le champ de l'art, à savoir mettre en scène des sculptures, un espace.

Dominique Gonzalez-Foerster :

Et à mettre en scène des spectateurs ! Pendant des années, je n'ai pensé qu'à captiver des spectateurs. Mais j'ai mis très longtemps à me dire que c'est de la mise en scène. Quand j'ai été gardienne de musée un été, j'ai vu que le public ne restait pas plus de trois secondes devant une œuvre. Il fallait faire quelque chose : construire des pièges, imaginer des chambres... J'ai toujours été obsédée par la circulation des spectateurs. Cette expérience me vient de l'exposition, où le spectateur est très libre. C'est très beau, mais très difficile aussi ! Il se déplace à droite et à gauche, décide du temps qu'il va passer devant telle ou telle œuvre, discute en marchant, il est très dur à captiver. Au théâtre, c'est l'inverse : le spectateur est davantage prisonnier ; je cherche à explorer une voie intermédiaire. J'ai aussi une adoration pour la position du spectateur de cinéma ou de théâtre, tellement absorbé.

Gisèle Vienne : Ce rapport au temps dans l'exposition m'angoisse ! Maintenant que je suis invitée à présenter une installation au Centre Pompidou, à Tarbes, puis à la Whitney Biennial à New York, je me demande comment gérer ce temps du spectateur, comment le faire entrer dans un autre temps. On vient d'écrire une pièce avec Dennis Cooper, destinée à être jouée dans un musée. C'est de l'antispectacle vivant, du spectacle mort parce qu'on répète cette pièce à l'identique et en boucle, comme éternellement. Pour Beaubourg, je travaille sur un enchaînement de quatre pièces dans l'espace du musée. Pour la première fois, je me confronte

à la déambulation du visiteur d'exposition. J'essaie d'imaginer les mille manières qu'il aura de le traverser et je réfléchis à une mise en abyme du statut de l'objet. Dans mes spectacles, je travaille souvent avec des poupées à taille humaine, et ici elles seront tantôt un objet de décor, tantôt une sculpture. Cette variation de statut m'intéresse. Je pense qu'on pourrait appeler ça une exposition.

Pour vous, la collaboration entre les arts a-t-elle toujours été une évidence ou s'est-elle élaborée au fur et à mesure que vous sortiez de votre propre champ ?

Dominique Gonzalez-Foerster :

Ça a toujours été fondamental pour moi. C'était un fait que tout pouvait rentrer dans l'exposition : architecture, cinéma, mode, performances... Au départ, je ne savais pas si je voulais être artiste, actrice, écrivain, commissaire d'exposition, ça a toujours été assez perméable et ça le restera. Mais quand je vois comment Gisèle rassemble des artistes très différents pour concevoir ses spectacles, le tout construit autour d'une narration, c'est comme un *group show* parfait, qui résonne avec ce que j'ai fait au cours des années 1990 avec Philippe Parreno ou Pierre Huyghe.

Gisèle Vienne : Pour moi aussi, il était évident que toutes ces choses circulent. Je n'ai jamais non plus été dans un champ artistique à part entière. Ma formation

la plus longue, c'était la musique, j'étais harpiste ; ensuite, je me suis retrouvée en philo, puis dans les arts de la marionnette, tout en me sentant très proche de l'art contemporain. Donc je ne me suis jamais sentie à un endroit chez moi, j'ai toujours été une sorte de visiteuse.

Ce qui vous différencie peut-être, c'est que chez Gisèle les arts convergent alors que toi, Dominique, tu es sortie du champ de l'art, collaborant avec Bashung, Christophe ou Balenciaga, au point de ne plus avoir de galerie, jusqu'à la dilution de ton propre travail. Tu as extraordinairement flouté ton statut d'artiste...

Dominique Gonzalez-Foerster :

Parce que ça me plaisait d'être dans cette zone limite ; j'aimais beaucoup qu'on me demande parfois si c'était vraiment encore de l'art. C'est quand la question se pose que ça devient passionnant. C'est pourquoi j'ai fui tout ce que je connaissais, et que j'ai cherché ailleurs. Plan d'évasion.

Gisèle Vienne : Quand je commence à créer quelque chose, j'essaie toujours de l'imaginer autrement. Comme une photographie, un film ou un roman. J'ai été très marquée par le fait de jouer avec un orchestre des pièces de Webern. Chez ce

compositeur, une phrase musicale n'est pas jouée par un instrument, mais par un enchaînement, harpe puis violon puis violoncelle... Je pense l'écriture scénique de cette façon : le son, l'objet, le texte sont pour moi différents instruments, et une phrase scénique, ce n'est pas un acteur qui prononce une tirade, c'est un enchaînement, un corps qui tombe, un objet qui apparaît, un éclairage particulier... C'est cette accumulation d'indices qui constitue pour moi une phrase.

Dominique Gonzalez-Foerster : Là, on est très proches parce qu'au début, quand je faisais des chambres, c'était toujours en ces termes : il y avait des indices, un espace, des images, des objets, des blancs et le spectateur devait reconstituer cet ensemble d'éléments disparates.

Gisèle Vienne : Le propre de l'art scénique, c'est d'être complètement mêlé. Dans les années 2000, on me disait que je faisais des choses nouvelles, transdisciplinarité, pluridisciplinarité, mais j'étais sidérée : ça fait longtemps qu'on se réfère aux années 1910. C'est comme si cette aventure esthétique n'était pas encore digérée dans la culture du spectacle vivant. L'art contemporain a une plus grande conscience de l'histoire, alors que dans le spectacle vivant, il y a une sorte d'amnésie.

Dominique Gonzalez-Foerster :

Parce qu'il y a moins de textes, moins de théorie dans les arts vivants. Et pas tout l'appareil critique de l'art ou du cinéma.

Gisèle Vienne : C'est une excuse facile. Il y a des textes, moins nombreux, c'est

vrai. L'archive est plus problématique dans la danse. Il y a aussi un rapport différent au moment de la pièce, à sa réception immédiate, si bien qu'on n'en tient pas forcément la mémoire. Mais ça n'explique pas cette amnésie.

On a assisté ces trente dernières années à un essor de l'industrie culturelle. Comment répond-on à la demande et à la surproduction ?

Gisèle Vienne : J'ai toujours essayé d'être intransigeante vis-à-vis de ces pressions extérieures et vis-à-vis de moi, car on ne peut pas tout faire, même si on en a envie. J'essaie aussi de maintenir les pièces en tournée. Un spectacle que j'ai fait il y a sept ans n'est pas périmé, ni moins intéressant qu'une pièce récente.

Dominique Gonzalez-Foerster :

Il y a bien longtemps que je n'en fais qu'à ma tête. Je n'ai jamais cédé à cette pression, j'ai passé des années sans faire une seule grande exposition, ça fait aussi partie de la responsabilité des artistes. On se définit autant par ce que l'on choisit de faire que par ce que l'on refuse.

L'art contemporain a lui aussi rejoint cette industrie culturelle, ce qui n'était pas le cas il y a quinze ans. Pensez-vous qu'il a moins

bien résisté et qu'il a perdu de sa radicalité au profit de l'entertainment ?

Dominique Gonzalez-Foerster :

Je ne sais pas. La radicalité est rare, et c'est ce que je recherche. Mais on peut trouver ces points d'intensité dans des formats populaires comme dans des centres d'art. Alain Bashung ou Christophe sont à mes yeux des hyperartistes, qui peuvent introduire des choses extrêmement artistiques dans les formats de l'industrie culturelle, c'est pourquoi j'ai travaillé avec eux. Parfois je trouve le marché de l'art plus compliqué que l'industrie du disque. Mais je n'ai pas non plus de fascination pour l'entertainment, même si j'adorerais faire quelque chose à Broadway ! À l'inverse, je vois le fantasme que représente le musée pour des musiciens ou des cinéastes, et je trouve très beaux ces fantasmes croisés.

Gisèle Vienne : Je n'ai rien contre l'entertainment, je trouve même cela nécessaire. Mais ce sont malgré tout des démarches très différentes. Pour un spectateur, le contrat n'est pas le même entre une pièce de boulevard et un spectacle de danse expérimental, un strip-tease et une danseuse contemporaine. Et même si ça peut se ressembler, on n'est quand même pas au même endroit.

Dominique Gonzalez-Foerster : Et puis il y a des interzones, comme le cinéma d'Hitchcock, par exemple, dans lequel on peut entrer de plein de manières.

Par moments, on a l'impression que tout le monde fait de l'art contemporain. Il y a eu cette crise de l'art au milieu des années 1990, mais ensuite il a reconquis une forte visibilité : tout le monde semble vouloir en être...

Dominique Gonzalez-Foerster: Pour moi, la beauté du champ de l'art, c'est d'être ouvert et, depuis que c'est mon terrain de jeux, j'y ai vu passer la danse, la mode, le cinéma. Ça ne m'a jamais irritée, mais peut-être que ça m'a poussée à en sortir encore davantage. Le champ de l'art visuel est un lieu très fertile où tout le monde peut rentrer. Je suis tellement allée chez les autres, j'aime tellement qu'on m'accueille dans l'architecture ou le cinéma que je pourrais difficilement m'énervier de voir quantité de gens s'inviter dans le champ de l'art ! Ce serait ridicule.

Gisèle Vienne: Je trouve ça très sain. La danse est assez ouverte, on y croise pas mal d'ovnis, alors que dans le champ du théâtre, j'ai l'impression qu'il y a beaucoup plus de gens qui pensent savoir la vérité du théâtre, et ça m'angoisse. On peut se sentir perdus dans le champ de l'art contemporain, mais il vaut mieux se perdre que de penser détenir la vérité d'un champ. Ça m'enchantait de voir des artistes comme Dominique investir les plateaux à nouveau et par d'autres

biais. Je rêve que tous les étrangers au spectacle vivant viennent envahir les plateaux. Quitte à ce qu'il y ait énormément de ratages, ce serait normal. Mais il faudrait tous ces ratages pour faire bouger les choses.

Propos recueillis par Jean-Max Colard

«Les visiteuses de l'art», entretien réalisé par Jean-Max Colard, a été initialement publié in *Les Inrockuptibles*, n°830, 26/10/2011